

Entre Joseph Frank et Louis Bojanus, une longue et tenace inimitié à l'université de Vilnius sur fond de guerres napoléoniennes

Caroline Paliulis

Dès son avènement sur le trône de Russie en 1801, le tsar Alexandre I^{er} entreprit une vaste réforme de l'éducation à l'échelle de son empire. Le 16 avril 1803, la *Schola Vilnensis Princeps* devint ainsi *Imperatoria Universitas Vilnensis*. La nouvelle université allait acquérir un certain degré d'autonomie et d'immunité juridique. Son domaine d'influence couvrait huit provinces administratives, dont la Lituanie, la Biélorussie et une grande partie de l'Ukraine. Les réformes libérales du tsar apportèrent beaucoup de changements dans l'appareil administratif russe. Dépendante du ministre de l'Instruction publique, l'université était dirigée par un curateur et un recteur, tous deux encouragés par le tsar à inviter les professeurs les plus éminents de toute l'Europe. Cette époque allait être considérée comme l'âge d'or de l'université de Vilnius, avec pour fleuron la faculté de médecine. C'est dans ce contexte que se retrouvèrent à Vilnius, parmi d'autres scientifiques européens, Louis Henri Bojanus (1776-1827) et Joseph Frank (1771-1842)¹, invités à y enseigner respectivement la pratique vétérinaire et la pathologie. Ils passèrent plus de vingt ans à travailler l'un près de l'autre... tout en se détestant. Il nous a paru intéressant d'essayer de remonter au nœud de cette navrante situation, dans la mesure où, même si elle reste anecdotique, elle éclaire pourtant un fond historique tout à fait digne d'intérêt. C'est dans les *Mémoires biographiques de Jean-Pierre Frank et de Joseph Frank, son fils, rédigés par ce dernier*² que l'on trouve les détails de leur persistante inimitié.

En 1806, les Frank père et fils étaient déjà installés à Vilnius depuis trois ans, venus à l'invitation du curateur Czartoryski et du recteur Stroynowski. Le père de Joseph, Jean-Pierre Frank, médecin renommé dans toute l'Europe comme précurseur de la santé publique, avait déjà fait mettre en place son *Plan pour l'organisation de la faculté de médecine de l'Université* avant d'être invité à exercer à la cour de Saint-Petersbourg. Joseph, resté à Vilnius, se pencha sur le budget de l'université et gagna en influence auprès de ses collègues pour essayer d'imposer au recteur une gestion plus rationnelle. L'enseignement à la faculté de médecine comprenait de nombreuses disciplines : anatomie,

¹ Voir : Philippe Edel, « L'âge d'or de la médecine francophone à l'Université de Vilnius », *Cahiers Lituanien*, Strasbourg, n°10, automne 2009.

² Totalisant près de 3 500 pages, ce volumineux manuscrit constitue un remarquable témoignage historique sur les pratiques médicales et la vie sociale en Europe pendant près d'un siècle, entre 1745 et 1842. Il est conservé à la Bibliothèque de l'université de Vilnius.

pathologie, toxicologie, histoire de la médecine, pharmacie et pharmacologie, médecine clinique et thérapie spéciale, chirurgie, obstétrique, chirurgie vétérinaire, physiologie et jurisprudence médicale³. Ces postes étaient occupés par des universitaires venus de toute l'Europe, et notamment de France - comme Briotet, Régnier, Bécu... Le recteur Stroynowski se rangea à l'avis de Joseph Frank de ne plus inviter pour le moment d'autres professeurs de l'étranger à Vilnius car, ceux-ci étant très bien reçus, leur entretien devenait onéreux (salaires, logements, etc.). Il voulut cependant encore inviter un professeur pour



Joseph Frank
(lithographie de J. Rustem)

« *l'économie rurale et l'art vétérinaire, matières très demandées par les habitants* ». Il fit part à Joseph Frank d'une démarche qui venait d'échouer auprès d'un vétérinaire de sa connaissance qui paraissait tout à fait convenir mais qui, malheureusement, ne pouvait se dégager de sa place actuelle. Il s'agissait de Louis Henri Bojanus de Darmstadt. C'est alors que Joseph Frank ne cacha pas sa joie à l'annonce de ce contretemps et en expliqua la raison au recteur.

En 1801, Joseph Frank exerçait la pathologie à Vienne auprès de son père, lui-même à l'époque directeur de l'hôpital général de la ville. Le père commença à confier des patients à son fils. C'est ainsi que Joseph fit la connaissance de M^{me} d'Eibenberg, veuve du prince de Reuss, envoyé d'Autriche à la cour de Prusse. Elle tenait salon, recevant chez elle toute l'intelligentsia de la société viennoise. Cette occupation, quoique très agréable, la fatiguant, Jean-Pierre Frank lui avait conseillé d'engager une dame de compagnie pour la seconder. Le choix tomba sur Wilhelmine Roose, très jolie personne, fiancée au docteur vétérinaire Louis Bojanus. C'est pendant un voyage scientifique de celui-ci qu'une liaison eut lieu entre Joseph Frank et Wilhelmine. Bojanus, qui avait retardé son mariage pour faire son périple scientifique, hâta son retour à Vienne tandis que, de son côté, Frank hâta son départ pour la France. C'est une lettre de son père qui lui donna plus tard le signal du retour, le prévenant que Bojanus avait quitté Vienne. Soulagé de ne pas avoir à affronter l'homme qu'il avait lâchement fui après avoir compromis sa fiancée, Joseph enthousiaste ajouta : « *D'ailleurs, vous n'y perdez rien, car il nous faut un vétérinaire pratique et Bojanus ne l'est pas. Je tâcherai de vous procurer un tout autre homme, à savoir M. Martin-Albert Tögl, de Prague*⁴. » Cette remarque

³ Ramūnas Kondratas, « *Joseph Frank (1771-1842) and the development of clinical medicine* ». Thèse de doctorat, département d'histoire de la Science. Université de Harvard. 1977.

⁴ Martin Albert Tögl, originaire de Sternberg en Moravie, bien connu à l'époque pour ses travaux et publications sur l'os du cheval, la peste bovine, la variole et la sangsue du mouton.

prouva qu'il avait suivi l'évolution de la carrière de son rival. C'était pourtant bien naïf de sa part de révéler au recteur ces péripéties, car désormais tout Vilnius allait être au courant.

Mais Tögl déclinant le poste, Bojanus se ravisa et sollicita la chaire de vétérinaire de l'université de Vilnius. Frank devrait donc l'affronter et peut-être aussi revoir Wilhelmine, qui était devenue entre-temps Madame Bojanus. Frank écrivit : « *Il fallut donc me préparer à vivre dans une petite ville avec l'homme, pour m'éloigner duquel j'avais parcouru une partie de l'Europe. Je devais m'attendre à rencontrer, à chaque pas, la femme que j'eus tant de peine à bannir de mon cœur.* »

Louis et Wilhelmine Bojanus arrivèrent donc à Vilnius en 1806. Joseph mentionna seulement un échange de visites et que, en allant chez Bojanus, il n'avait pas pu revoir celle qui avait pris son cœur, cinq ans auparavant. « *Je la rencontrais ensuite en société, où nous balbutiâmes quelques mots, elle en pâlisant, moi en rougissant. Comme elle prit bientôt le parti de ne plus sortir, des années passèrent sans que je la visse.* » Que se dit-il au cours de cette première confrontation "d'homme à homme" entre Frank et Bojanus, Frank ne l'a pas mentionné dans ses *Mémoires*. Si Frank n'avait pas fui Vienne, Bojanus l'aurait peut-être provoqué en duel, comme cela se pratiquait au XIX^e siècle... Avant de se spécialiser comme vétérinaire, Bojanus fut médecin. Il avait obtenu son doctorat en médecine et en chirurgie en 1797 à l'université d'Iéna, puis avait passé une année à Vienne sous la direction de Jean-Pierre Frank. L'autorité d'un tel maître en imposait certainement au jeune Louis, il n'osa peut-être pas être confronté avec son fils.

Et Madame Frank, qu'en pensait-elle ? Car, à l'époque de cette aventure avec Wilhelmine, Frank était marié depuis trois ans avec l'égérie de Beethoven et de Haydn, la chanteuse Christiane Gerhardy⁵. Il convient de la mentionner car, tout comme Louis Bojanus, la famille de Christiane Gerhardy-Frank était aussi originaire de Bouxwiller en Alsace... Comme beaucoup de jeunes protestants alsaciens à cette époque-là, le père de Christiane – fils de pasteur luthérien – était parti chercher fortune en Europe centrale et devint l'associé d'une fabrique de coton à Lettowitz (aujourd'hui Letovice), en Moravie. Mort très tôt, il laissa sa femme et deux enfants en bas âge. Son associé, M. Kunz, devint alors tuteur de la famille. Il donna une pension à la veuve et se chargea de l'éducation des deux enfants. Pendant ce temps-là, à Bouxwiller où le père de Bojanus – également petit-fils de pasteur – travaillait à la régence du comté de Hanau-Lichtenberg, Louis Bojanus et ses frères et sœurs (tous nés entre 1775 et 1789) ainsi que les cousins et cousines de Christiane (nés entre 1781 et 1789), tous donc de la même tranche d'âge, durent se connaître et se fréquen-

⁵ Caroline Paliulis, « La maison Frank et l'intelligentsia de Vilnius au début du XIX^e siècle », *Cahiers Lituanien*, Strasbourg, n°10, automne 2009.

ter au sein de l'élite administrative et ecclésiastique de la petite ville. Quand la Terreur frappa Bouxwiller en 1793, la famille Bojanus ira se réfugier d'abord sur la rive allemande du comté, puis à Darmstadt⁶. Louis Bojanus y finit ses études secondaires avant d'entrer à l'université d'Iéna, au moment où Christiane se retrouvait à Vienne et où son frère entra dans l'armée autrichienne⁷. Originaire donc de la même petite ville que la famille de Madame Frank et connaissant ses cousins, Louis Bojanus avait peut-être dû se contraindre à une certaine retenue. Il est donc permis d'imaginer qu'au cours de cette première visite, Bojanus, qui n'avait pas un caractère facile⁸, avait dû se contenter de quelques paroles cinglantes ou, tout au moins, afficher une froideur qu'il laissa Frank libre d'interpréter, ce qui expliquerait que ce dernier ait été ensuite constamment mal à l'aise en sa présence, toujours en rappel de sa faute passée et de sa lâcheté, et que, par réaction, il ait cherché systématiquement à trouver la faille chez le très respectable Bojanus. Bojanus et Frank se côtoieront tous les jours, en s'ignorant le plus possible. Les révolutionnaires français ayant fait de lui un « émigré » et un « Hessois », Bojanus préféra naturellement la compagnie de ses collègues allemands ou russes.

Les anciens territoires lituaniens de la République des Deux Nations ayant été absorbés par la Russie lors du troisième partage en 1795, la progression de Napoléon vers l'Est fit naître dans la région bien des espoirs, mais créa des camps divergents. Le curateur de l'université, Adam Czartoryski, chargé de contrôler les activités de l'université, était un prince lituanien polonisé de la branche des Jagellon. Ami intime du tsar, ce qu'il resterait toute sa vie durant, il penchait pour une réconciliation de la Russie avec la Pologne, qu'il voulait cependant souveraine, et cherchait à tout prix à devancer l'influence grandissante de Napoléon, en pressant Alexandre de donner une solution au problème polonais, prévoyant que Napoléon se servirait de la question polonaise comme d'un atout contre la Russie. Il rêvait de concrétiser cette restauration en faisant couronner le tsar Roi de Pologne et de Lituanie. Il joua un rôle déterminant dans la protection de l'université impériale de Vilnius.



Louis Henri Bojanus
(lithographie de F. Lehmann)

⁶ Philippe Edel, « Les « émigrés » français face à la tourmente napoléonienne : le cas de Louis Henri Bojanus en Lituanie », *Darbai ir Dienos*, Kaunas, n°55, juin 2011.

⁷ Pendant les guerres napoléoniennes, il devint aide de camp du général autrichien Frédéric Bianchi.

⁸ Tomas Venclova, *Vilniaus Vardai*, Vilnius, R. Paknio leidykla, 2006, p. 111.

Le recteur, qui marqua la période napoléonienne à Vilnius, était l'astronome Jean (Jan) Sniadecki. Il venait de Cracovie rejoindre son frère André (Jędrzej), mathématicien et chimiste, déjà enseignant à l'université de Vilnius. Les deux frères polonais étaient très marqués par le siècle des Lumières. Jean avait été à la Sorbonne élève de l'astronome et mathématicien Laplace, alors qu'André était en correspondance continue avec l'Académie des sciences de Paris et les grands chimistes de l'époque, dont Lavoisier. Les deux frères élevaient leurs enfants d'après les principes de Jean-Jacques Rousseau. Leur vision de Napoléon comme libérateur du joug de l'empire tsariste allait se révéler ouvertement, mais l'université, joyau à préserver dans une Pologne qu'ils espéraient redevenir bientôt souveraine, leur tenait tous deux à cœur. Les ministres successifs de l'Instruction publique, quant à eux, menaient une politique d'intégration dans l'empire russe. A fortiori, les gouverneurs civils et militaires de Vilnius, dont certains avaient combattu directement les Français, n'avaient aucune indulgence pour tous ceux qui fraternisaient avec les idées de Napoléon.

Pour l'année 1811, Frank fait mention d'une note du nouveau ministre de l'Instruction publique, Alexei Kirillovitch Razoumovski, qui s'interrogeait sur l'absentéisme de certains professeurs aux séances de l'université. Sommé par le recteur de répondre, Frank donna comme prétexte ses visites tardives à la clinique médicale de pathologie. Par contre, « *les professeurs Abicht⁹, Groddeck¹⁰ et Bojanus déclarèrent qu'ils n'assistaient pas aux séances de l'université, parce que le recteur s'y conduisait en despote et que les professeurs, assez osés pour ne pas partager son opinion, s'exposaient sans fruit à des désagréments. Frank ajoute que Bojanus surtout éleva la voix avec une hardiesse, qui étonna tout le monde.* » En effet, l'atmosphère était des plus tendues à l'université. Des clans s'étaient ainsi créés. Jean Sniadecki voulait « poloniser » l'université ; il n'aimait pas les étrangers dont il voulait réduire le nombre et exigea par exemple que Bojanus n'utilise plus le latin pour donner ses cours, mais l'allemand, langue qu'il n'aimait pas mais qui permettait de faire traduire le cours en polonais par un étudiant. De manière générale, les « Polonais » jugeaient les « Allemands » méprisants envers la langue et la culture polonaises. Ce qui paraît fort injuste étant donné les efforts de Bojanus et de Frank pour apprendre le polonais... « *Certaines séances tenues à l'université étaient houleuses : les désaccords entre partis tournaient en querelles, comme on peut le déduire d'après cet épisode : il arrivait que le recteur Sniadecki en séance du respectable conseil de l'université utilisait ce style pour entrer en matière: Messieurs, parmi nous se trouve un crapaud qui crache sur notre université*

⁹ Johann Heinrich Abicht, né le 4 mai 1762 à Volkstedt (Electorat de Saxe), enseignait la philosophie allemande.

¹⁰ Gottfried Ernst Groddeck, philologue classique, enseignait le latin et le grec. Il était également précepteur chez les Czartoryski et directeur de la bibliothèque de l'université.

auprès du gouvernement ! A cela Groddeck répondait en hurlant : c'est toi le crapaud ! Après des débuts ouvrant de telles perspectives, les autres membres des partis faisaient tout leur possible, pour que la température émotionnelle de la séance ne s'effondre pas.¹¹ »

Pour Frank, si Bojanus osait affronter ainsi le recteur c'est qu'il avait su gagner l'amitié de M. Lawinski, le nouveau gouverneur civil qui lui fit obtenir la Croix de Saint-Vladimir de quatrième classe¹², « *sous prétexte de services rendus pendant une épizootie.* » Frank poursuit : « *Je dis : sous prétexte, car M. Bojanus, tout expert qu'il était dans l'anatomie comparée, manquait de connaissances dans la pratique vétérinaire* ».

Obligé de reconnaître l'expert en anatomie comparée, Frank jubilait de mettre Bojanus en échec dans le domaine de la pratique. Il affirme également qu'un certain Rudolphi, chargé de pratique vétérinaire à la députation scientifique médicale de Berlin, voulant s'informer sur cette épizootie en Lituanie et « *convaincu de l'incapacité de Bojanus* », s'adressa directement à lui plutôt qu'à Bojanus... Plus loin, Frank relate un incident comme preuve à l'appui : « *Le public de Vilna n'ignorait point l'incapacité de Bojanus dans l'exercice de l'art vétérinaire. Il en avait donné une preuve éclatante à son arrivée à Vilna. Consulté pour une vache malade, il prescrivit un remède, pour lequel l'apothicaire demanda trente roubles argent. Le propriétaire de la vache, épouvanté du prix, retourna chez M. Bojanus pour savoir s'il lui répondait de la guérison de la bête. Le vétérinaire déclara qu'il ne le pouvait pas. En ce cas, répliqua le propriétaire, je garderai mes trente roubles pour l'achat d'une autre vache, si je perds celle-ci qui n'a pas coûté davantage.* »

Frank poursuit avec un autre exemple : appelé pour une vache morte dans la propriété du général Bennigsen, commandant en chef des troupes russes en Lituanie, Bojanus déclara en voyant l'animal qu'il s'agissait d'un début d'épizootie. Il affirma qu'on en aurait bientôt confirmation par l'autopsie qui révélerait les charbons gangreneux dans les viscères. Il mettait en garde celui qui opérerait cette dissection sur les dangers de contamination, ne voulant pas risquer de la faire lui-même. Frank, ami des Bennigsen qui avait été appelé un peu avant Bojanus, avait lui diagnostiqué une crise de tympanitis (météorisme, gonflement du ventre) dont l'animal avait dû se rendre victime pour



Christiane Gerhardy
(lithographie de J. Rustem)

¹¹ Birute Raišienė, *Andrius Sniadeckis*. Vilniaus universiteto leidykla, 2005.

¹² Cet ordre impérial russe conférait la noblesse héréditaire à celui qui s'était distingué par ses actions.

avoir brouté trop rapidement une herbe grasse. Il avait constaté que le reste du cheptel se portait très bien. Plus tard, Frank revint pour assister l'aide de Bojanus à l'autopsie, lui prit même le scalpel des mains et ouvrit lui-même pour avoir confirmation de son propre diagnostic ; tous les viscères étaient sains, seulement extrêmement distendus par d'énormes quantités de gaz. Le lendemain, Bojanus envoya un mot à Frank le prévenant que son aide, suite à cette dissection, était atteint d'une très grosse fièvre avec délire et ajouta : *« son sort ne peut pas être indifférent à votre conscience »*. L'ayant visité, Frank constata une simple fièvre intermittente et écrivit en retour à Bojanus : *« votre aide est aussi éloigné d'une fièvre de mauvaise nature que la vache qu'il a disséquée l'était d'une affection épizootique. Il n'a qu'une intermittente, probablement tierce. Le malade, profitant de l'apyrexie de demain, pourra venir en personne vous l'assurer. En attendant, je vous remercie de la part que vous prenez à ma conscience. »* Une toute petite phrase suit : *« je ne m'étais point trompé »*. Prendre en flagrant délit une erreur de diagnostic du grand Bojanus était évidemment jubilatoire, une bonne revanche peut-être sur une humiliation passée... Lorsque Bojanus avait élevé la voix contre le recteur, Frank avait aussi commenté que c'est parce qu'il croyait avoir l'appui de deux aides de camp de l'empereur présents à Vilnius, à propos desquels il ajoute - ce qui discrédite encore son impartialité - que *« l'un d'entre eux faisait la cour à Mme Bojanus... »*

Les conquêtes napoléoniennes avaient rendu la vie dure aux médecins de Vilnius et les avaient obligés à beaucoup de charité. Les batailles de 1806 avaient fait arriver à Vilnius des troupes russes en piteux état. Après les batailles d'Auerstädt et d'Iéna, et après celle de Preussisch Eylau l'année suivante, les soldats avaient reflué sur Vilnius, atteints du typhus, de dysenterie, de maladies nerveuses, de bronchites et de diarrhées. Le général Alexandre Rimski-Korsakov, gouverneur militaire de Vilnius, avait réquisitionné des bâtiments de l'université sans tenir compte des risques de contagion. Au nom de la Société de médecine de Vilnius tout juste créée, André Sniadecki et Frank en tête vinrent demander à Korsakov d'isoler les malades. Estimant qu'ils venaient lui donner une leçon, celui-ci menaça André Sniadecki de le déporter sur le champ en Sibérie et lui retira ses fonctions de professeur enseignant à l'université pour en faire un simple médecin des armées. Joseph Frank et André Sniadecki se connaissaient depuis l'université de Pavie où ils avaient fait leurs études. De plus, André habitait aussi au n° 1 de la Grand-rue (aujourd'hui Didžioji) de Vilnius, dans le même immeuble que Frank, où se réunissaient régulièrement les membres de la Société de médecine, entre autres Bécu, Lobenwein, Briotet.

En 1812, alors que Napoléon franchissait le Niémen et que les avant-postes des Français n'étaient plus qu'à dix lieues de Vilnius, les professeurs Lobenwein, Bojanus, Czerniawski et Pinabel quittèrent précipitamment Vilnius pour

Saint-Pétersbourg avec leurs familles, sans en avertir le recteur qui considéra qu'ils avaient abandonné leurs postes. On peut se demander pourquoi ces deux Français d'origine, Pinabel et Bojanus, prirent la fuite devant l'arrivée de Napoléon. Louis Bojanus sembla ne pas vouloir revivre la terreur que lui avaient inspirée adolescent les révolutionnaires arrivant dans son Bouxwiller natal et qui avaient obligé sa famille à fuir. Quant à Jean Pinabel de Verrière¹³, d'origine noble, il n'avait sans doute aucune sympathie pour l'Usurpateur. Les Frank auraient-ils fui aussi cet été-là s'ils n'étaient pas déjà partis pour Vienne, Joseph ayant été chargé par le ministre de l'Instruction publique de recruter des médecins pour le front russe ? Lorsque Napoléon était arrivé à Varsovie en 1806, Frank avait prévu de rester à Vilnius. Bien que séduit par les idées révolutionnaires, il avait été déçu. De plus, il ressentait envers le tsar une réelle reconnaissance, qu'il tentait de transmettre à ses étudiants : « *Je prévoyais que les deux soi-disant patriotes Czartoryski et Sniadecki emploieraient tous leurs moyens pour étouffer le germe de reconnaissance envers le gouvernement russe, que je tâchais de faire naître dans les cœurs des élèves entretenus à ses frais.* » Les Sniadecki, quant à eux, recevront Napoléon à l'université. A l'empereur qui demandait à André Sniadecki quel genre de chimie y était enseignée, il répondit : « *la même que celle qu'on enseigne à la Sorbonne* ». Saint-Pétersbourg apprit bien vite que Jean avait prononcé un discours d'accueil à la Grande armée dans lequel il avait qualifié le tsar Alexandre de Caligula... Malgré l'indulgence du tsar qui amnistia bien des nobles qui avaient suivi Napoléon, l'administration russe locale opéra, elle, de sévères répressions non seulement dans l'université, mais dans toute la Lituanie.

Alors que Joseph Frank se trouvait toujours à Vienne – en liesse à l'annonce des revers de Napoléon par le *Bulletin de la Grande Armée* – le recteur envoya une lettre à Frank lui demandant de revenir, pour reprendre d'urgence l'école clinique qui était en grand danger. Depuis des mois, la Russie se concentrait sur l'effort de guerre et l'université ne recevait plus d'argent. Il en appelait à la générosité de Frank et à son attachement à la Lituanie. Jean-Pierre Frank pensa qu'il était urgent pour son fils de repartir et lui donna même l'argent du voyage.

En revenant de Vienne en hâte, sur les routes défoncées par les passages d'artillerie, il rencontre à Varsovie un membre du conseil suprême du grand-duché de Varsovie, le prince Lubecki, qui l'avertit de la gravité de la situation où se trouve l'université. Le ministre de l'Instruction publique Razoumovski ne veut plus entendre parler de cet établissement : « *il est en guerre avec le curateur et furieux contre le recteur.* » En tant qu'administrateur de l'empire

¹³ Diplômé de la Sorbonne, il fut en 1797, l'année de sa venue à Vilnius, l'instaurateur de l'enseignement du français comme matière universitaire.

russe, il ne peut admettre que le recteur Jean Sniadecki ait soutenu Napoléon qui l'avait même nommé à la tête de la Commission d'éducation du grand-duché de Lituanie¹⁴.

De leur côté, Lobenwein et Bojanus, toujours retenus à Saint-Pétersbourg par le ministre de l'Instruction publique et n'ayant toujours pas reçu l'autorisation de revenir à Vilnius, « *loin de solliciter l'oubli du passé pour leur chef, soufflent au contraire le feu.* » Il y avait un réel danger que le ministre de l'Instruction publique sanctionne l'université tout entière. D'après le prince Lubecki, la question du transfert de l'université vers le collège des jésuites de Polotsk avait même été évoquée pour ne laisser à Vilnius que la faculté de médecine et convertir le reste en une école militaire... Lubecki espérait qu'une fois encore le curateur Adam Czartoryski fléchirait l'empereur et saurait plaider les intérêts de son université. Frank, revenu à Vilnius, calma les esprits et incita à la reprise normale de tous les cours. A Vilnius, il retrouvera le général Korsakov, revenu avec des pouvoirs plus étendus et notamment le droit de vie ou de mort sur ses sujets. Vaincu lui-même autrefois par Masséna à la bataille de Zürich en 1799, Korsakov se montrera sévère envers ceux qui avaient soutenu les Français.... Pour l'instant, il s'agissait d'enterrer les quelque 40 000 morts laissés par Napoléon.

Le ministre de l'Instruction publique ne parla plus de dissoudre l'université en voyant revenir Frank, mais laissa passer toute l'année scolaire sans renvoyer les trois professeurs qu'il retenait à Saint-Pétersbourg. « *Dieu sait dans quel but* » souligna Frank. A l'été 1814, il libéra finalement Bojanus qui revint à Vilnius. Sans doute très frustré d'avoir subi cet exil forcé de deux ans à Saint-Pétersbourg, rasséréiné par la victoire d'Alexandre et certainement aussi par le retour de Frank, qui prouvait ainsi sa fidélité à la couronne russe et sa persévérance à vouloir maintenir la réputation du niveau de la faculté de médecine, Bojanus fit une visite à Frank en arrivant à Vilnius pour « *lui raconter mille choses de Pétersbourg* ». Parmi toutes les nouvelles sur leurs collègues, il lui dit que le ministre de l'Instruction publique ne permettrait à Lobenwein de revenir à Vilnius que s'il obtenait pour lui la place de recteur, c'est-à-dire en remplacement de Sniadecki... Frank fut « *étonné de cette confiance de la part d'un homme qui s'était toujours montré mon ennemi.* » Bojanus, tout comme Frank, désirait par-dessus tout reprendre ses cours. Il savait les liens qui s'étaient tissés entre Frank et les Sniadecki et souhaitait peut-être le ménager pour que ce remplacement se passe bien.

L'année 1815 fut importante pour l'université de Vilnius, car elle vit Louis Bojanus, élève de Cuvier, débiter les cours d'anatomie comparée, discipline instaurée pour la première fois dans une université de l'empire de Russie. Mais Frank commenta la nouvelle de cette manière : « *son inactivité, prolongée au-*

¹⁴ Bronius Dundulis. *Napoléon et la Lituanie en 1812*, Paris, PUF, 1940.

delà de deux années, sans détriment à sa pension entière, lui valut encore une augmentation de cinq cent roubles (2 000 francs) d'appointements, pour donner un cours d'anatomie comparée... » Comme Bojanus énonçait ses titres au début de son discours inaugural, Joseph s'aperçut qu'il était devenu membre de l'Académie impériale de Saint-Petersbourg et ajouta aigri : « *cet honneur qui fut aussi décerné à Lobenwein, mais jamais accordé ni à mon père, ni à moi.* » Jean Sniadecki n'avait pas plus d'admiration pour le pionnier de l'anatomie comparée et, lorsque le ministre lui demanda de verser des augmentations à Bojanus, Pinabel et Czerniowski, il lui répondit outré : « *il est certainement très décourageant pour les professeurs qui sont restés à Vilna pour y travailler de voir que des batteurs de pavé de Petersbourg sont récompensés pour leur fainéantise.* » Il ajouta : « *les caisses de l'université ne sont pas en état de faire face à tous ces actes de générosité, d'autant que c'est contraire aux statuts de l'université.* » Accuser Bojanus de fainéantise, cela prouvait que Sniadecki était peu au courant des travaux de ses professeurs. Bojanus avait tâché de mettre à profit son séjour forcé à Saint-Petersbourg en rencontrant ses confrères de l'Académie impériale des sciences et préparait depuis plusieurs années son magistral *Anatome Testudinis Europaeae* qui allait comprendre 40 planches et 213 illustrations, détaillant l'anatomie de la cistude (tortue) d'Europe, qu'il publia à Vilnius en 1819¹⁵. Jean-Pierre Frank avait fait maints efforts pour promouvoir l'étude comparative de l'anatomie animale et humaine. Ce vœu de longue date se réalisait enfin grâce à son ancien étudiant Louis Bojanus. Joseph n'avait évidemment pas mentionné dans ses *Mémoires* la réaction de son père.

Lobenwein revint de Saint-Petersbourg avec deux lettres, l'une renvoyant Sniadecki et l'autre le nommant lui-même nouveau recteur. Ainsi la sanction tomba pour Sniadecki. Plusieurs changements intervinrent en 1816 dans le domaine de l'instruction publique. Le comte Razoumovski fut remplacé par le prince Galitzine, l'université de Vilnius retrouvant son ancien curateur. « *Ce furent des coups de foudre pour Lobenwein, Bojanus, Czerniawski* » nota Frank. Probablement excédés par Adam Czartoryski qui, revenu dans son domaine de Pulawy en Pologne, continuait de planifier une Pologne souveraine. « *Quant à moi, je fus persuadé que le bien public n'y gagnerait rien.* » En effet, de Vilnius à Pulawy, la distance était de 525 km, et de Vilnius à Saint-Petersbourg 650 km. Cela n'allait pas faciliter les échanges entre le ministre, le curateur et le recteur. Le changement de ministre entraîna de nouveau un changement de recteur. Frank déclina la proposition de Czartoryski d'assumer cette fonction. Ce fut Malewski le nouveau recteur. La même proposition fut faite plus tard à Bojanus qui la déclina également.

¹⁵ Piotr Daszkiewicz, « Ludwik Bojanus, un naturaliste alsacien à Vilnius », *Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle et Ethnographie de Colmar*, 2004, Vol. 65.

Pour l'année 1817, lors d'une séance de la faculté de médecine, Frank relata encore une légère dispute concernant l'organisation des cours. Ceux de Lobenwein empiétant sur les siens, Frank s'emporta et reprocha à Lobenwein de venir faire ses cours « *le cure-dents à la bouche. Bojanus alors se mêla de la dispute et taxa ma plainte de chicane. A ce mot, je pris mon chapeau et m'en allai...* » Les années passèrent et Frank resta amer et aigri, pour ne pas dire jaloux. En 1819, il écrivit : « *Nous reçûmes à Pâques la nouvelle que les professeurs Lobenwein et Bojanus allaient être décorés de l'ordre de Ste Anne seconde classe et les professeurs Czerniawski et Pinabel de celui de St Wladimir quatrième classe. Ils n'avaient absolument rien fait que de fuir à Petersbourg à l'arrivée des Français et cabaler contre l'université.* »

En 1820, Lobenwein mourut et fut remplacé provisoirement par Pelikan à la chaire d'anatomie. Frank se soucia de lui trouver un remplaçant. Bojanus s'imposait évidemment, mais Frank trouva le moyen de rester méprisant à son égard : « *Bojanus s'étant particulièrement voué à l'anatomie humaine et comparée, mes vues se portèrent d'autant plus naturellement sur lui qu'il en résultait une belle occasion de nous en débarrasser comme professeur d'art vétérinaire. Le recteur Malewski lui en ayant parlé, il ne se montra pas éloigné de faire cet échange, mais à des conditions trop onéreuses pour être accordées.* » Devant le refus de Bojanus, Frank s'adressa au ministre de l'Instruction publique en lui demandant de passer outre le concours mis en place pour le poste d'anatomie et d'approuver sans tarder la candidature d'un anatomiste italien, Moreschi, en y incluant quelques phrases très désobligeantes à l'égard de Bojanus et de Pelikan : « *serait-ce parce qu'un de ses membres se flatte encore d'être indispensable et qu'un autre trouve de l'intérêt dans sa place provisoire.* » Cette lettre fut divulguée à Bojanus et Pelikan par la chancellerie. Frank nota leur réaction : « *ils furent tellement blessés par le passage qui les regardait qu'ils se mirent en quatre pour faire échouer mon projet. Le concours tant désiré eut lieu bien tard. Il n'était arrivé qu'un seul mémoire du docteur Baer de Königsberg, protégé par Bojanus.* »

La dernière fois que Frank mentionna Bojanus, ce fut à l'occasion de la visite du grand-duc Constantin. Ayant négligé de solliciter une audience particulière pour présenter ses étudiants, Frank nota : « *les professeurs Bojanus et Pelikan furent plus empressés que moi et le premier surtout parut avoir gagné la faveur du prince, en lui présentant un modèle de Havre-Sac qui, selon lui, devait moins gêner la poitrine du soldat. C'était peut-être le cas, mais aux dépens de la colonne vertébrale, sur laquelle ce fardeau portait tout son poids. Le grand-duc Constantin et Wylie en ayant jugé de même, l'empereur n'adopta pas la réforme proposée par Bojanus, qui avait déjà rêvé des grandes récompenses.* »

On aurait dû trouver le récit de leur départ respectif de l'université si le tome 5 des *Mémoires* de Frank n'avait pas disparu. Le dernier à l'avoir eu entre les mains, après la mort de Joseph Frank, fut Pelikan...

Le ton amer, acide, jaloux de Frank envers Bojanus aura donc été une constante tout au long de ses *Mémoires*.

Ces deux scientifiques que tout aurait pourtant dû rapprocher pour construire une solide amitié, leur origine, leurs parcours d'études, leurs voyages scientifiques, leurs créations et leurs écrits au profit de la science, leur fidélité à la couronne russe, le souci de leurs étudiants dont ils furent très appréciés et même les enfants que l'un et l'autre avaient adoptés en Lituanie, seront restés cependant ennemis jusqu'au bout, sans doute parce qu'ils avaient aimé la même femme ... Ils quittèrent Vilnius à peu près en même temps - en 1824 - Louis Bojanus, pour raisons de santé, retournant à Darmstadt tandis que les Frank, eux, regagnèrent l'Italie.